



**HAL**  
open science

# Troublé, affecté, transporté : les émotions au principe de l'événement

Marc Bessin

## ► To cite this version:

Marc Bessin. Troublé, affecté, transporté : les émotions au principe de l'événement. Amiotte-Suchet L. et Salzbrunn M. (dir.), L'événement (im)prévisible. Mobilisations politiques et dynamiques religieuses, Paris, Beauchesnes, coll. Dédales, pp. 47-77., 2019. hal-03007708

**HAL Id: hal-03007708**

**<https://hal.science/hal-03007708>**

Submitted on 16 Nov 2020

**HAL** is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

Article pour l'ouvrage de Laurent Amiotte-Suchet et Monika Salzbrunn *L'événement (im)prévisible : Mobilisations politiques et dynamiques religieuses*, Paris, Beauchesnes, coll. Dédales, 2019, pp. 47-77.

## Affecté, troublé, transporté : les émotions au principe de l'événement<sup>1</sup>

*par Marc Bessin*

Cette contribution a pour but d'appréhender un aspect trop peu abordé dans la littérature sur les ruptures temporelles et l'événement, à savoir leurs dimensions émotionnelles. Or, si la place des émotions est incontournable dans l'analyse et la conceptualisation de ce que nous avons appelé les bifurcations, dans un ouvrage (Bessin & al., 2010) destiné à faire le point sur la manière dont les sciences sociales appréhendaient les phénomènes de contingence et les questions de l'événement et des ruptures, elle semble en tout cas s'imposer lorsque nous parlons de religions. En s'écartant d'un propos de sociologie des religions, dont je ne suis pas du tout spécialiste, j'aborderai dans un premier temps la manière dont nous avons tenté de conceptualiser la question des bifurcations dans l'ouvrage du même nom. Je tenterai ensuite d'atténuer la figure un peu trop spatiale de la métaphore, pour insister sur les enjeux temporels de ces situations de rupture d'intelligibilité, en montrant à travers les affects, les façons dont ils pouvaient troubler et même transporter les individus, comment ces états émotionnels pouvaient être au principe de l'événement.

---

<sup>1</sup> Cette contribution reprend largement des éléments de l'ouvrage *Bifurcations, Les sciences sociales face aux ruptures et à l'événement* (Bessin & al., 2010), en particulier ma contribution : « Le trouble de l'événement, la place des émotions dans les bifurcations. Je remercie les éditions La Découverte d'en avoir autorisé la publication.

## L'ÉVÉNEMENT EN SCIENCES SOCIALES

La sociologie et plus généralement les sciences sociales ont depuis longtemps des difficultés pour donner du sens à des situations d'imprévisibilité, de rupture de parcours, de contingence et d'événement. Recherchant surtout les causalités, les effets des structures, les régularités et les processus continus, et s'appuyant dès lors un peu trop systématiquement sur un temps chronique, elles disposent de peu de concepts et d'outils susceptibles d'aider à l'analyse de changements plus brusques et imprévisibles, des actions mises en œuvre pour y faire face, pour contre effectuer l'événement (Zarifian, 2012). Ces aspects sont pourtant bien présents, par leur fréquence et par leurs effets, au sein des réalités étudiées par les sciences sociales.

En effet, des séquences d'action éphémères et aux issues peu prévisibles ont des conséquences considérées comme « importantes », qui dépassent la séquence qui les a produites, dans la durée et/ou dans le nombre ou la variété des acteurs qu'elles concernent. Les débats anciens entre sociologues et historiens, notamment en France, ont fait émerger une démarcation qui se traduit entre autres par la tendance des sociologues à se focaliser sur des formes de causalité générales et a-temporelles, que celles-ci mettent en jeu des structures sociales ou les intentions des acteurs. Les historiens eux-mêmes ont beaucoup de difficultés avec la notion d'événement, dont ils se sont écartés à certaines périodes, pour y revenir sous des formes renouvelées. De leur côté, certains économistes ont été amenés à mettre en avant des effets du temps dans l'explication de la diffusion ou du maintien de certaines formes techniques qui semblent échapper à la seule rationalité des marchés considérés de façon statique, mais ils restent cantonnés pour l'essentiel à la dimension technologique. La science politique, pourtant favorable à la caractérisation des événements-clés (« focal events ») et des processus qu'elle observe, s'est longtemps cantonnée à une approche stratégique de la « transitologie » classique. Pourtant, les situations associant une faible prévisibilité et des

conséquences importantes sont fréquentes dans la vie sociale et dans les études qui lui sont consacrées. C'est pourquoi, malgré la tendance dominante des sciences sociales à les ignorer, apparaissent quand même régulièrement des réflexions qui tentent de leur donner un statut théorique, alimentées pour ce faire par la philosophie plus habituée à ces questions. D'autres pistes émergent, où le récit et l'analyse qui sont faits de l'événement participent de sa caractérisation. Dans ces nouvelles perspectives théoriques, le temps n'apparaît plus tant comme extérieur et homogène, mais comme une donnée vécue et façonnée par les acteurs, dans le cours même de l'action. Les termes qui dans ces travaux désignent ces processus sont très variables (« turning points » de Hughes ou Abbott, « révolutions » de Kuhn, « événements » de Sewell, « bifurcations » de Balandier, etc.), de même que les termes périphériques (« irréversibilité », « imprévisibilité », « équilibres multiples », « devenir »...). Par commodité nous avons désigné le terme de « bifurcation » pour désigner ces situations dans le cadre d'un travail collectif<sup>2</sup> débouchant ensuite sur cet ouvrage. L'objectif visé dans cette entreprise était de clarifier les termes, de préciser les questions théoriques et de confronter les méthodes employées. Au-delà de la diversité des approches ou des disciplines mobilisées ce sont bien les mêmes interrogations qui en traversent toutes les contributions. Un premier type de question concerne les notions théoriques utilisées, leur définition et le statut que l'on peut leur donner en sciences sociales. Parmi ces notions figurent l'imprévisibilité, l'incertitude, le risque, le désordre, l'événement, la bifurcation, les conséquences des actions ou interactions, les irréversibilités. Un deuxième type de question concerne des problèmes de méthode : les échelles d'analyse, les découpages du temps et des ensembles sociaux, la construction des données, les méthodes d'analyse. Le troisième type de question porte sur la posture épistémologique et en particulier sur le statut donné au récit, celui des acteurs ou celui qu'élabore l'analyste.

---

<sup>2</sup> Il s'agissait d'un atelier de recherche exploratoire qui avait reçu le soutien de l'Action Concertée Incitative « Terrains, techniques, théories » du ministère de la recherche. Il a ensuite organisé un colloque à Paris qui a constitué la base de la publication de l'ouvrage.

Mais il y est peu fait état de sa dimension sensible, or l'enquête sur l'événement ne peut pas se dispenser d'une interrogation sur les émotions, tel est le propos général de mon propos repris ici.

Un risque plane en effet à réhabiliter l'analyse des bifurcations, celui de céder à un certain positivisme, qui revient à occulter le lien fort que ces moments critiques de rupture d'intelligibilité (Bensa et Fassin E., 2002) entretiennent avec les émotions. Et quand elles ne succombent pas à cette forme de déni, les manières de les appréhender peuvent être plus ou moins ambitieuses. En admettant l'existence de bifurcations, les sciences sociales ont parfois reconnu leur dépendance aux affects, ce qui contribuait d'autant plus à leur disqualification en tant qu'objet de recherche. Le chercheur peut en effet faire preuve de sa tolérance du sensible en admettant du bout des lèvres qu'une partie des changements observés renvoie à cette part marginale de la rationalité. En ce sens, l'analyse reviendrait à arraisonner les événements par une opération de domestication des émotions. D'autres approches du sensible tentent pourtant de dépasser le paradigme dichotomique qui opère un tri hiérarchique entre le registre de la raison et celui des émotions. Pour aborder ce délicat problème des temporalités, du rythme et des ruptures, elles considèrent alors l'événement comme une résultante de l'intensité affective. En déclinant, des plus résiduelles aux plus exigeantes, plusieurs versions possibles des émotions (Despret, 1999), il s'agira en somme de montrer qu'on peut aussi les considérer comme productrices de sens donnant à ces moments leur caractère décisif : comme le souligne Michèle Leclerc-Olive, c'est alors que « le travail du sens fait date » (2002).

je montrerai d'abord que le rapport étroit entre l'événement et les émotions peut être mis en lumière en étudiant les façons de les esquiver. La perturbation liée aux conceptions traditionnelles du pathologique et l'instabilité produite par le mouvement viennent en effet troubler les sciences sociales. Je reviendrai également sur la nature de cette relation en exposant les différentes postures pour intégrer les émotions dans l'analyse des événements, des plus

minimalistes aux plus radicales. Dans un même mouvement, ces questions semblent en effet aujourd'hui redevenir un objet digne d'intérêt et d'enquête. On verra que les différentes interprétations renvoient à différentes acceptions de la temporalité et de la causalité. On prétendra aussi que cette opération est facilitée lorsque l'on tente de dépasser les oppositions primaires sur la base desquelles la connaissance s'élabore généralement.

### LE TROUBLE DES SCIENCES SOCIALES

Le caractère inattendu, contingent, subi et l'imprévisibilité inhérents à la question des bifurcations lui donnent une proximité certaine avec le champ des émotions tel qu'il est traditionnellement présenté dans son antinomie avec celui de la raison. Une partie de cette proximité peut être mieux analysée à partir du trouble que les sciences sociales éprouvent face à l'événement et aux affects, en entretenant cette dichotomie. Il faut prendre le trouble ici dans ses différentes acceptions, au sens propre comme au sens figuré. Certaines significations du terme nous renvoient directement aux émotions, quand il s'agit d'évoquer un état affectif fait d'angoisse et d'une activité mentale incontrôlée, ou d'un émoi lié par exemple au désir amoureux ou à l'extase mystique. En l'élargissant à d'autres registres, c'est l'idée de désordre, de perturbation ou de rupture d'harmonie qui s'impose. Elle est manifeste quand le trouble s'entend d'un point de vue physiologique, comme une modification pathologique de l'organisme. Quoi qu'il en soit, le corps est impliqué par le trouble, en étant son réceptacle ou le lieu de sa manifestation. Le trouble est une agitation confuse qui résulte de ce qui cesse d'être en ordre. Ce désordre peut être social, mais aussi à connotation morale. C'est aussi un mouvement d'opposition pouvant être violent, en tous les cas qui se rebelle.

En jouant un peu abusivement de cette polysémie du trouble, on retiendra deux aspects qui permettent de décliner certaines des mêmes raisons pour lesquelles les sciences sociales sont embarrassées à la fois par l'événement et

les émotions : la dimension pathologique de la perturbation et le caractère instable du mouvement. S'esquissent alors les façons de faire face à ce trouble, en l'ignorant ou en reléguant ce qui en est à l'origine comme catégorie résiduelle, ou en l'assumant, quitte à faire siennes ces parties obscures de la réalité, équivoques ou inavouables, plus ou moins menaçantes, au risque d'être affecté (Favret-Saada, 1993).

### *Un désordre pathologique*

Michel Dobry développe à propos des crises politiques un point de vue continuiste qui revient à analyser ensemble les situations de fébrilité où les acteurs remettent en cause l'ordre des choses et les moments où ils ne le dénoncent pas dans l'espace public, quand la crise n'est pas là. Il rappelle alors qu'une part importante des sciences sociales contemporaines éprouve encore des difficultés à s'émanciper d'une tradition sociologique qui met en équivalence les états critiques des systèmes sociaux ou politiques et les pathologies sociales (Dobry, 2010). Si cette tradition qui se nourrit de tous les ressorts d'une opposition du « normal » et du « pathologique » fait obstacle à l'hypothèse continuiste, elle est aussi à l'origine des disqualifications qui nous préoccupent ici. Dans cette structure des objets de recherche plus ou moins légitimes qui se dessinent alors, plusieurs éléments participant au soupçon sur les moments critiques sensibles peuvent être ramenés à leur dimension pathologique et menaçante.

Le trouble peut en effet provenir de situations qui sentent trop le souffre pour être appréhendées sans précautions, la première d'entre elles consistant à s'en écarter. La métaphore nous indique qu'il faut prévenir l'explosion, moment intense difficile à apprivoiser, tant elle éclate de façon imprévisible et soudaine. Attardons-nous sur deux modalités possibles d'un événement, l'émeute et le scandale, qui opèrent par déflagration (l'une explose, l'autre éclate) et se répandent sur le mode de la contagion.

## Émeutes

C'est le mouvement qui donne à l'émeute et aux émotions une même étymologie (*movere*), mouvement qui agite le peuple et qui peut dégénérer à tout moment en troubles ou en insurrection. Les passions de la foule menacent l'ordre social, Platon a fait de ce contexte de subversion des affects du peuple le point de départ de sa conception de la République. Il développe ainsi une logique politique de contrôle social du peuple et de ses passions afin d'anticiper les débordements qui les caractérisent. Car le ventre vide met les foules dans la rue, le ventre constituant par essence le lieu même de la passion. Il revient aux dirigeants qui agissent à un niveau intellectuel (depuis leur tête) de contrôler les désirs du petit peuple plein de passions. Depuis Platon, cette approche des émotions dans sa proximité avec le populaire les identifie à ce qui est intérieur au corps mais qui doit en être séparé : une tradition de contrôle nous convie ainsi à apprendre à gérer nos affects, qui menacent en permanence de déborder (Despret, 1999). Norbert Elias (1939) a décrit dans son analyse du procès de civilisation, comment les émotions ont été canalisées par des dispositifs normatifs qui en interdisent l'expression, en particulier sous des formes violentes. Il le comprend comme un processus qui voit les pratiques de la Cour s'étendre à l'ensemble de la société, d'abord la bourgeoisie, les classes populaires se pliant plus tardivement à lisser leurs pratiques sensibles. Ainsi, c'est en général au sujet des classes populaires que l'on mobilise particulièrement les émotions, puisqu'elles seraient moins à même de les contrôler et aussi plus enclines à se rebeller. Une partie de l'œuvre de Michel Foucault est consacrée aux processus de subjectivation et aux dispositifs de discipline des corps et de contrôle des émotions qui s'installent dans la société et à l'intérieur des individus. Dans le sillage de Foucault de *Surveiller et punir* (1975), de nombreux travaux ont particulièrement insisté sur les disciplines mises en œuvre par les institutions pour modeler et apprivoiser les sensibilités populaires. En insistant sur les disciplines à domicile et la police des familles, certaines lectures ont pu donner lieu à une conception de la domestication des

affects comme une politique venant d'en haut et à laquelle une résistance pouvait s'opposer par une défense des frontières du privé et du public, cette conception participant ainsi à alimenter les oppositions primaires entre les affects et la politique, les sentiments et la raison, qui sont au principe d'autres différences naturalisées et hiérarchisées, telles que le régime de genre. Le Foucault du *souci de soi* (1984) a par contre insisté dans ses analyses du biopouvoir sur des dispositifs de contrôle dont les formes de propagation sont multiples, procédant par modulation<sup>3</sup>. La gouvernementalité y exerce un pouvoir prenant plutôt pour cible la population, donnant lieu à des formes de résistance plus enfouies et moins collectives, en tout cas moins explosives que lorsqu'elles s'incarnent par des mutineries ou des émeutes de dominés.

Le travail de la politique, notamment quand elle se fait contre les inégalités et au nom des classes populaires, s'expose constamment à une conception de l'action et des mouvements sociaux qui consiste à transformer les perturbations provenant de l'ordre émotionnel en une action rationnelle en finalité. L'analyse des émeutes et des révoltes reprend ainsi régulièrement ce schéma revenant à évaluer leur portée politique à l'aune de leur capacité à s'organiser en endiguant les colères et l'effervescence populaires, et à traduire les cris en revendications tangibles. Elle amène aussi à jauger les explosions sociales dans leurs dispositions à s'adapter à l'ordre politique légitime. Ce qui revient souvent à en mesurer la portée électorale. Les socialistes du XIX<sup>ème</sup> siècle parlaient ainsi des « pierres de papier » pour tenter de convaincre que le vote du peuple pouvait mieux atteindre sa cible que les pierres lancées dans la rue (A. Przeworski & J. Sprague, 1986, cité par Merklen, 2006). Les émeutes de novembre 2005 qui ont embrasé les banlieues françaises ont donné lieu à de nombreuses analyses reproduisant peu ou prou ce schéma de la rationalité politique. C'est ainsi qu'elles furent parfois qualifiées de pré-politiques ou apolitiques pour montrer que l'émoi provoqué par les flammes pouvait détourner des enjeux principaux, le chômage, la crise ou le racisme. Gérard

---

3 C'est ensuite Gilles Deleuze qui a développé l'idée de société de contrôle procédant par modulation (1990), dans le prolongement des sociétés de souveraineté, puis disciplinaires.

Mauger (2006) évoqua cette révolte comme relevant d'une construction protopolitique, le mouvement isolé étant récupéré pour asseoir ou dénoncer les politiques sécuritaires. D'autres analyses insistèrent plutôt sur le caractère politique de cette conflictualité au sein même de l'univers populaire, participant de la constitution de nouvelles classes populaires (Merklen, 2006). Si certains observateurs ont considéré la dimension passionnelle du moment pour justement en déprécier son importance politique, la plupart des analyses sont parties de sa dimension dramatique et très affective pour en tenter une lecture à la hauteur de son intensité. Pour autant, on peut se demander si une sociologie des émotions ne permettrait pas de mieux comprendre et caractériser l'événement. Peut-être faudrait-il pour ce faire s'intéresser aux processus de contagion de la colère, « en restituant la cohérence et la signification des systèmes de valeurs et de normes, d'émotions et de sentiments » ? C'est ce que propose Didier Fassin dans sa conceptualisation des économies morales :

« Plutôt que les analyses générales sur les causes sociales des émeutes urbaines qui en montrent surtout la toile de fond et les conditions de possibilité, l'exploration des univers moraux des protagonistes permet de saisir les mécanismes de l'enchaînement qui a abouti à la survenue des violences (...).

Comme dans le cas des révoltes des paysans anglais ou birmans qui ont servi à conceptualiser les économies morales, ce ne sont pas les inégalités ou les injustices vécues au quotidien qui sont à l'origine des violences (sinon, elles seraient permanentes, comme l'observaient déjà E.P. Thompson et James Scott), mais la rupture d'une sorte de pacte moral entre les habitants de ces quartiers et les pouvoirs publics aboutissant à la fois à la mort ("pour rien", selon le slogan des manifestants qui honoraient la mémoire des deux victimes) d'adolescents innocents et à leur disqualification (comme "racaille", dans les termes du ministre de l'Intérieur de l'époque) par les plus hautes autorités de l'Etat » (Fassin D., 2009).

L'attention aux univers moraux conduit à porter l'analyse sur la manière dont, en situation, les faits, leur perception et leur narration participent de l'événement. Postuler que les moments critiques sont des moments d'intensité émotionnelle, autrement dit que le sensible et l'événement sont indissociables, oriente vers une sociologie événementielle, au sens que lui donne William Sewell (Sewell, 2010). Il s'agit d'engager un récit qui soit à la fois celui des

actions des protagonistes, de leurs modalités de lecture et d'appropriation<sup>4</sup>. Ainsi, l'événement est intimement lié aux affects qui viennent donner, dans cette perspective, une autre conception du politique.

« La politique devient partage du sensible dans l'événement même et se dit par le surgissement des émotions populaires. Non pas des émotions comme un déchaînement d'une animalité enfouie mais comme une faculté de juger dans l'événement, l'événement lui-même » (Wahnich, 2008, p. 15).

Pour autant, l'étude des univers moraux n'éluide pas les dissensions et les objets de débat. On peut par exemple pointer, à propos des rassemblements de personnes qui semblent participer d'une communauté de sentiments du simple fait de manifester en chœur<sup>5</sup>, un désaccord sur la capacité intégrative des émotions éprouvées en commun par les participants. En prenant la relation comme caractérisation de l'émotion, dans la mesure où le sens de l'émotion dépendrait d'un processus de coordination entre celui qui l'exprime et celui qui la reçoit, Jean-Philippe Heurtin propose par exemple d'attribuer à la sociabilité des corps qui se touchent, rient et s'emportent devant un exploit, l'enthousiasme et l'excitation des participants au Téléthon (Heurtin, 2009). Inversement, Nicolas Mariot conteste, à partir de l'observation de manifestations lycéennes et estudiantines, le fait qu'un lien social naîtrait d'émotions communes, ressenties avec d'autres (Mariot, 2007). On dépasserait le cadre de notre argument en décryptant ces discussions, même si on pourrait sans doute mieux y voir les enjeux de production de sens et de temporalisation.

### Scandales

Comme les émeutes, les scandales procèdent par déflagration, en ce sens qu'ils éclatent pour mettre au jour des situations propices à la dénonciation,

---

4 Fabien Jobart propose, avec le récit de la journée du 9 octobre de Leipzig, un exemple d'analyse narrative qui discute et emprunte les grands principes de la sociologie événementielle (Jobart, 2003).

5 « La notion de chorégraphie (et non plus de topographie) a l'avantage de nous faire comprendre (mais d'abord de nous faire ressentir, regarder, écouter) l'être ensemble du chœur qui désigne à la fois le lieu où l'on danse et l'art de danser. *Chora* est ce lieu en mouvement dans lequel s'élabore une forme de lien qui est un lien physique » (Laplantine, 2005, p. 42).

susceptibles à tout moment d'entrer par effraction dans l'espace public en mobilisant les émotions. Ils rentrent dans un ensemble de situations, répondant à des constructions sociales caractéristiques de leur contexte social et historique (ce qui fait scandale dans une société est parfois toléré dans une autre). Et on assiste sans doute aujourd'hui à une transformation sociale profonde des espaces de la sensibilité, là où justement ça bifurque à la frontière du tolérable et de l'intolérable. Mais l'analogie strictement spatiale est quelque peu trompeuse. Répondant par habitude sans doute à concevoir les rapports sociaux dans l'espace, à partir du registre du pouvoir, on cède trop souvent à la facilité d'aplatir l'espace temps à sa seule traduction spatiale. Les frontières morales s'élaborent ainsi comme des moments critiques où « ça ne pouvait plus durer » (le scandale éclate), parce que l'évolution des sensibilités change également : il devient inacceptable de rester indifférent à telle injustice ou atrocité, de même que l'émotion suscitée par telle ou telle question devient le moteur essentiel d'une mobilisation d'acteurs à son sujet (Fassin D. et Bourdelais, 2005). Les sciences politiques, domaine traditionnellement peu porté sur le sensible dans les sciences sociales, semblent aujourd'hui en France dans leurs publications les plus légitimées<sup>6</sup>, accorder un peu plus d'intérêt aux émotions (Marcus, 2008). Mais il a été difficile d'imposer dans ce champ de recherche l'étude des ressorts affectifs de l'engagement militant et des mobilisations (Traïni, 2009). Car la conception traditionnelle des rapports entre les émotions et le politique relève d'une tradition du couple normal / pathologique qui est aussi bien ancrée en science politique<sup>7</sup>.

Les modalités de construction de « l'intolérable » et les répertoires affectifs y participant montrent la sensibilité actuelle pour la figure de la victime. Celle-ci

---

6 Légitimées par exemple lorsque les presses de Science Po commencent à publier plusieurs ouvrages sur la question. En insistant sur ce processus de légitimation d'une problématique, il faudrait surtout insister sur le travail patient et parfois ingrat des chercheurs qui dans l'ombre ont débroussaillé le chemin.

7 « La normalité, en l'espèce, serait à chercher du côté de l'usage bien maîtrisé de la raison, que ce soit sous la forme du jugement impartial au nom de principes généraux ou de l'évaluation stratégique des moyens qui permettent de prendre l'avantage sur des rivaux. L'exception, l'anomalie, le fourvoiement, bref, les conduites inconséquentes, irresponsables et coupables, relèveraient de l'intrusion éruptive d'émotions incontrôlables, partiales et aveuglantes » (Traïni et Siméant, 2009, p. 12).

prend une dimension centrale dans les événements qui émergent ainsi ou dans la dynamique des mobilisations pour sensibiliser à une cause. L'indignation suscitée par une situation injuste est mise en visibilité par des victimes qui témoignent et agissent par là même, en rendant sensibles les spectateurs.

On semble ici toucher au problème important de l'authenticité des dispositifs de sensibilisation. En effet, un caractère d'authenticité s'accolle souvent aux émotions, qui viendraient de l'intérieur, du corps et qui nous éprouvent. En tous les cas, le fait que la sociologie des mobilisations redécouvre la question des émotions, en prenant ses distances avec la vision instrumentale de l'engagement et celle d'une action collective « par le haut », « témoigne aussi de la volonté de réincarner l'engagement – notamment au sens premier : le relocaliser dans des corps souffrant, suant, jubilant, etc. » (Lefranc et Sommier, 2009, p. 274). Ces corps fébriles soumis à la cruauté, mais aussi parfois si crus, n'étaient pas très dignes pour une attention rationnelle susceptible de participer à la compréhension du cours des choses. Le corps affamé ou le corps lubrique relevaient de ces passions décriées par Platon, localisées dans ce ventre qu'il fallait décidément contrôler. La souillure du corps ne provoque donc pas seulement le trouble face au populaire. On peut rappeler le dédain d'un savant comme Cournot qui recommandait de délaisser les « intrigues de boudoir » d'un général au chercheur d'anecdotes ou au moraliste<sup>8</sup>. Ce n'est certes pas le dégoût du scientifique pour le sexe ou la peur du scandale qui l'amène à une telle conception de la science. Pour autant, force est de constater que la posture rationnelle et positiviste s'est toujours montrée peu amène vis-à-vis des choses du corps et des sens. La tentation est grande en effet de ramener les affaires sexuelles (Fassin E., 2002), et les enjeux de genre qu'elles posent, du côté de la frivolité (irrationnelle et féminine à la fois) face aux vrais enjeux proprement sérieux de la chose militaire (bien virile cette

---

8 « Qu'un général d'armée ait faibli un jour de bataille par suite de quelque indisposition dont son valet de chambre a le secret, ou qu'une importante résolution de cabinet ait été prise à la suite de quelque intrigue de boudoir, ce sont là des causes dont se montre friand le chercheur d'anecdotes, qui peuvent même fournir au moraliste une occasion de revenir sur le thème des faiblesses et des misères de l'homme, mais qui sont peu dignes de l'étiologie historique ou de la philosophie de l'histoire, comme nous l'entendons » (Cournot, 1872, p. 8).

fois).

Evidemment, si le sexe est matière à scandale, tout ce qui fait scandale ne se transforme pas en événement. Il convient donc de prêter une attention particulière à cette forme de « commotion collective », afin de soumettre ce mouvement des émotions suscité par des révélations à l'analyse du sens qu'il prend dans une série où il s'inscrit. Dans le registre des frontières de l'intolérable, le scandale est l'une des formes que peut prendre la dénonciation, mais il semble avoir une dynamique propre. Contrairement aux émeutes, les scandales touchent un peu plus souvent des couches privilégiées, tout simplement parce qu'elles usent parfois abusivement de privilèges acquis de façon douteuse. Mais surtout, lorsqu'il éclate, ce sont les sens (« venez voir ! ») qui sont convoqués pour participer plus efficacement à la dénonciation. Les scandales ont certes été l'objet d'une attention des sciences sociales, en histoire notamment. Mais à bien y regarder, ils ont en général davantage été appréhendés comme des révélateurs de l'état des forces en présence, du fonctionnement des institutions ou de la dynamique des acteurs impliqués, ainsi observés comme dans un miroir grossissant. Les émotions que suscite le caractère anormal ou pathologique d'une faute servent alors d'outil pour mieux analyser le cours normal des choses.

Le scandale a plus rarement été approché comme tel, au sens où il n'a pas été tellement étudié comme moment de transformation sociale. Pour ce faire, même s'il participe d'une situation violente de la vie sociale et peu ordinaire, il convient de le considérer comme un moment « normal » afin d'en restituer toute sa dynamique instituante qui lui permet de reconfigurer l'état des choses.

Le scandale « conduit à des repositionnements, à une redistribution des cartes institutionnelles, voire à des remises en cause brutales des rapports institués. Il donne lieu, souvent, à des refontes organisationnelles, à la production de nouveaux dispositifs légaux, à la validation collective de pratiques inédites. En d'autres termes, il est l'un de ces "moments effervescents" dont parle Durkheim. Raison pour laquelle le chercheur doit faire l'effort de le saisir sous sa dimension performative ou, pour mieux dire, *instituante*. Nous passons alors de la question : "en quoi le scandale révèle-t-il un ordre préexistant ? " à des interrogations comme : "qu'est-ce que le scandale change dans les rapports sociaux ? ", "qu'est-ce qu'il transforme dans les façons d'agir, les fonctionnements institutionnels, les catégories et

les habitudes de jugement ? ", "*qu'est-ce qu'il fait ?* " » (De Blic et Lemieux, 2005).

La sociologie dite pragmatique a fait sienne ce renversement dans l'appréhension des processus sociaux, en investissant notamment le scandale comme objet de recherche. Il faut d'ailleurs reconnaître à cette école, aussi dénommée « sociologie des épreuves », cette faculté particulière à prendre frontalement le trouble produit par certaines situations, notamment extrêmes, limites ou critiques, pour en faire la cible même de son investigation, en postulant l'incertitude et l'indétermination de la réalité sociale (Barthe & al., 2013). Dans cette perspective, le scandale est observé dans ses trois issues, le scandale « avéré » où l'on observe une demande unanime de châtiment du coupable, sa négation implicite par une relativisation de la faute et sa transformation en une affaire, l'accusateur étant lui-même atteint par l'accusation scandaleuse. Ce virement du scandale à la controverse est l'objet d'une attention particulière de cette sociologie. Cependant, s'il s'intéresse à ce que le trouble induit sur l'état des choses en train de se passer, ce programme de recherche innovant aurait sûrement encore à gagner en prenant davantage à bras le corps la question des émotions, comme le consent l'un de promoteurs.

« La question du contrôle des pulsions agressives et de leur canalisation pourrait sans aucun doute servir ici de fil conducteur. (...) Plus généralement, on a sans doute beaucoup à gagner en tentant de mieux comprendre l'économie pulsionnelle des acteurs qui s'engagent dans les controverses qu'on étudie, la façon dont naissent et s'alimentent chez eux affects négatifs et ressentiments, et comment de tels sentiments, selon les diverses arènes qui participent du feuilleté de la controverse, sont jugulés et canalisés à travers le respect d'une norme instituée de l'échange argumentatif ou bien, au contraire, libérés dans des attitudes ironiques, satiriques ou injurieuses et le recours à des arguments "bas" » (Lemieux, 2007, p. 206).

D'autres approches partent des émotions pour faire remonter des situations de basculement des univers moraux à partir de traces enfouies dans nos façons de produire du jugement, moral et juridique à la fois. Jean-François Laé s'est demandé ce qu'est un événement aux yeux de la jurisprudence, qu'il appréhende comme « ordre de réestimation des événements induits et poussés

par la pression des affects ». Il s'intéresse aux forces affectuelles qui conduisent un récit jurisprudentiel et poussent à créer de nouvelles notions juridiques, dérivant souvent d'une indignation du corps social.

« Cette conception large de la jurisprudence, qui tient compte et englobe des forces non juridiques dans le juridique même, nous permet de penser qu'elle réfléchit non pas sur l'affect mais réfléchit l'affect, comme *réverbération d'affects* : cela est monstrueux. Non pas qu'il y ait opposition entre affects et notion de droit, mais le droit est plein de non droit, déborde de forces non juridiques, infusé en permanence par des sentiments à l'égard desquels il doit dire avec quoi ceux-ci sont en relation ». (Laé, 1995, p. 9-10)

Cette démarche événementielle conduit à ce que l'on pourrait qualifier d'analyse narrative où les petites histoires de désordre social viennent construire l'univers moral et juridique, par réévaluation permanente produite par les affects<sup>9</sup>.

Les sciences sociales jettent traditionnellement un voile de soupçon sur les émotions et sur les moments de bifurcations parce qu'ils renvoient ces phénomènes du côté du pathologique. On a tenté de mettre en évidence ce caractère menaçant et troublant à partir des figures de l'émeute, de l'intolérable et du scandale, qui fonctionnent par fracture dans l'univers moral. Mais le trouble ne s'épuise pas avec cette dichotomie du normal et du pathologique qu'il convient de dépasser pour enquêter sur les événements sans occulter leur dimension sensible. L'instabilité provoquée par le mouvement moral représente en effet un autre défi de taille à toute une tradition scientifique.

### *Un mouvement déstabilisant*

L'émotion est un mouvement, son étymologie en atteste, qui accompagne les situations de rupture d'intelligibilité. Dès lors, l'interdépendance des affects et

---

9 « Ni facteur, ni agent, ces notions affectées entraînent une réévaluation permanente, tout ce travail de ressemblance, à la source même du raisonnement du droit. » (Laé, 1995, p. 12)

des événements provoque un effet amplificateur par le caractère déstabilisant pour les sciences sociales de cette mise en mobilité des sens. Du côté de la société qu'elles étudient, les régulations s'étaient évertuées à donner plus de stabilité aux individus. Or l'on constate aujourd'hui le trouble social que provoquent leurs remises en cause. Réhabiliter une enquête sur les événements passe donc par une attention aux émotions, ce qui implique d'assumer l'instabilité du mouvement pour les sciences sociales et d'observer les épreuves subjectives qu'elles induisent pour les individus.

### *Etre transporté*<sup>10</sup>

La notion aristotélicienne de stabilisation du mouvement est centrale pour aborder le rapport à la connaissance, puisqu'elle est dans cette perspective la condition pour l'atteindre. Aristote met en avant l'essence (*ousia*) comme catégorie, ce qui exclut *a priori* l'idée de mutation, d'événement, d'accident ou d'incident pouvant la perturber. La connaissance exacte de la science implique pour lui le fait d'arrêter ou de s'arrêter, de mettre au repos, voire de laisser décanter. Le savant ne peut donc agir sans détachement. La pensée catégorielle et classificatoire a ainsi des difficultés à appréhender le temps, la transformation rythmique et la dynamique processuelle, tout comme elle se détourne des passages, des transitions et des mouvements d'oscillation instables et éphémères. François Laplantine, qui défend une anthropologie modale (*versus* structurale) plus attentive aux processus de transition et de transformation rythmique, insiste sur les questions sensibles de la tonalité et de l'intensité pour s'en approcher. Il bute sur un modèle dominant des sciences sociales aux approches statiques qui agissent comme un fixateur et aux réflexes essentialistes qui appréhendent la nature des relations des éléments à la totalité. Pour réintégrer l'expérience sensible du temps dans notre mode de connaissance, dit-il, nous éprouvons les plus grandes difficultés, « à force

---

10 On voudrait réunir par ce titre deux auteures incontournables sur la question de l'événement et des affects, qui ont imposé une œuvre fondamentale contre les canons positivistes au risque d'une certaine marginalisation dans l'espace scientifique (Favret-Saada, 1993 ; Nahoum-Grappe, 1994).

d'avoir appris à privilégier l'invariance sur le mouvement considéré comme un accident ou une altération venant perturber la stabilité d'un "système" » (Laplantine, 2005, p. 190).

Pour asseoir des constances et des régularités, pour édifier des périodicités et installer des équilibres, le rapport dominant à la connaissance élude tout ce qui est du côté de l'instable ou de l'hybride, tout ce qui se présente comme inadapté ou impur. C'est un rapport spatialisé à la connaissance, fonctionnant structurellement comme un système de relation d'opposition et de correspondance qui écarte une dynamique du temps dans la texture de la durée, avançant et revenant avec ses contradictions par mouvements continus et discontinus, avec ses plis. Le temps dominant ignore tant qu'il peut cette dynamique, c'est un temps spatialisé, qui fonctionne sous les auspices de *chronos* par catégories structurant un fil continu et linéaire, fait d'une succession d'étapes. D'autres figures du temps, échappant à cet aplatissage spatial et pourtant indispensables pour penser la vie et le mouvement, ne sont guère mobilisées dans cette tradition de la connaissance. *Kairos* notamment, qui suggère le temps opportun de l'occasion et le moment propice, particulièrement adapté pour rendre compte de l'action (Bessin, 1998), lui semble ainsi trop fugace.

Parmi les deux termes à la disposition des grecs pour appréhender le mouvement, le premier, *kinésis* (trajet entre deux extrémités), trouve sa place dans cette prégnance spatiale, alors que le second, *métabolé* (transformation), n'est plus assignable à un lieu. « C'est un processus au travers duquel tout ce qui vit devient autre que ce qu'il était » (Laplantine, 2005, p. 107). Dès lors, l'expression de bifurcation comme métaphore topographique directement imprégnée de cette habitude d'un temps spatialisé, n'est sûrement pas la plus adaptée à l'idée que l'on cherche à saisir, dans son lien avec la chose sensible. Dans l'approche topographique (de *topos*, l'endroit) l'objet est pris, saisi, on s'en empare. Mais il demeure comme un dehors radical, on l'appréhende avec détachement. Alors qu'avec *kairos*, on se laisse surprendre. Cette figure du temps suggère

« un instant où je ne suis plus avec les autres dans une relation de simple coexistence mais où je commence à être troublé et transformé par eux. (...) *Kairos* est ce moment précis où nous renonçons aux fictions de l'autre, de l'étranger et où nous réalisons une expérience qui est celle de l'étrangeté » (Laplantine, 2005, p. 42-43).

Si l'enquête sur les bifurcations suggère un *avant* et un *après*, on s'écarte quelque peu de cet angle d'analyse en lui assignant une dimension sensible. On insiste alors plutôt sur l'importance de penser l'événement, afin d'étudier ce qui se passe *pendant*, pas tant le long du trajet (*kinésis*) mais durant cette expérience. Si c'est bien une transformation qui s'élabore, l'expérience sensible qui lui est propre suggère d'appréhender ce mouvement comme un transport, au sens où l'on se dit transporté par une situation qui nous touche.

« Il s'agit d'une topique cinétique véhiculée dans les termes mêmes : quelque chose est porté "trans", à travers, quelque chose se transporte. Le mot même énonce un double mouvement, celui d'un suspens (le port) et celui d'une traversée, d'une translation, comme dans le geste de porter un enfant qu'il faut soulever du sol avant de l'amener quelque part. (...) Être transporté emporte "hors de soi" dans un mouvement irrépressible qui garantit la sincérité ponctuelle de ce qui est éprouvé et entraîne la sympathie du spectateur » (Nahoum-Grappe, 1994, p. 74).

Véronique Nahoum-Grappe livre une belle étude des émotions à partir de cette notion de transport. Elle aborde dans ce voyage, avec sensibilité, des questions théoriques fortes sur les bifurcations et les événements, touchant par exemple à l'irréversibilité de cette expérience.

« Il est difficile de saisir le point d'inflexion chronologique de la courbe, celui à partir duquel les variations à l'intérieur d'un système d'images deviennent irréversibles. Les changements dans l'usage d'un terme comme celui de transport peuvent être des indices de bascules qui en fait se situent ailleurs. La thématique du mouvement intérieur, liée à celle, inverse, de la pesée interne, enveloppe toute l'imagerie de l'émotion, dernier mot qui est moins porteur de son sens littéral et étymologique (*movere*) que la notion ici examinée » (Nahoum-Grappe, 1994, p. 73).

On est transporté par les émotions qui nous déstabilisent. L'état amoureux, qui transporte au point d'en oublier les stations, est propice à l'esprit versatile. Socrate incite à se méfier des amours qui font changer d'avis, qui sont en tout cas à l'origine de bien des bifurcations biographiques. Le discours gagne en

clarté en évacuant le désir et les affects, alors que le discours ému « ne peut reproduire le même monde, invariablement, parce que "l'émotion est un accident qui refait le monde à neuf" (Guérin, 1990, p. 55) » (Despret, 1999, p. 148). La justice par exemple s'appuie sur un discours clair, elle s'écarte ainsi des passions. Celles du juge, qui sous l'emprise de l'émotion n'a plus la stabilité requise, et celles du justiciable dont le discernement est altéré, dans le cas du crime passionnel, jusqu'à remettre en cause sa responsabilité.

### *Epreuves subjectives*

Il reste que si le savant est troublé et déstabilisé par le mouvement, l'individu qu'il étudie a lui-même besoin de supports relativement stables pour échapper aux risques d'une mise en mobilité généralisée. Toute la sociologie de l'individu s'est dernièrement attachée à étudier les facultés différenciées pour faire face à la flexibilité et pour s'adapter à un monde qui bouge et surtout qui déstabilise, notamment les plus démunis. La société salariale avait doté l'individu inscrit dans la sphère productive de supports sociaux et de protections, qui lui permettaient d'appréhender l'avenir sur le mode de la programmation, du fait d'une certaine stabilité professionnelle et familiale (Castel, 2009). Ces deux sphères du travail et de la famille s'articulaient à partir d'une division sociale et sexuelle du travail. La culture temporelle industrielle, qui a prévalu jusque dans les années 1970, répondait aux besoins du capitalisme industriel de stabilisation des individus. Elle organisait les temps de la vie de façon assez prévisible, donnant un canevas général où les moments forts qui scandaient le parcours de vie des individus étaient constitués d'événements programmés délimitant *a priori* les étapes biographiques (Bessin, 1997). Dans ce contexte, le registre des émotions prenait une part importante, bien que minimisée, dans l'analyse des trajectoires personnelles. En ce sens, il ne s'agit surtout pas d'avancer ici que ce registre affectuel n'est devenu pertinent qu'à partir du moment où la mise en mobilité généralisée des individus s'est traduite au niveau biographique par une certaine déstandardisation du parcours de vie. Car la rationalisation du

temps biographique, à l'œuvre durant toute la Modernité, ne s'est pas exactement faite au détriment du domaine des émotions. Celles-ci constituaient au contraire un préalable à cette rationalité, la mise en ordre des âges donnant par exemple une place centrale à la dimension rituelle : le registre des émotions était partagé collectivement pour que le rite, en tant qu'ensemble d'actes porteurs d'une dimension symbolique, fasse sens pour tous.

On pourrait seulement avancer l'idée que le renversement du régime d'historicité, à partir des années 1970, a bouleversé la dimension collective du temps biographique et des émotions qu'il suppose. Les rites de passage participaient du processus d'inscription collective dans le temps. La notion d'épreuve subjective (Martucelli, 2006) suggère de son côté une individualisation du temps biographique. L'individu contemporain se trouve davantage confronté au cours de son existence à des moments de forte incertitude (retour chez les parents, en formation, en recherche d'emploi, ruptures de liens consécutifs à un licenciement, un divorce, un accident ou une maladie, etc.) et à des difficultés existentielles. L'épreuve subjective suppose que les ajustements routiniers, que l'individu met en place au niveau émotionnel pour gérer l'anxiété face aux ruptures de routines quotidiennes, ne vont plus de soi dans ces moments critiques<sup>11</sup>, où la réflexivité de l'acteur se trouve clairement sollicitée<sup>12</sup>.

L'imprévisibilité des cheminements de l'existence et la crise des protections sociales affectent la perception de l'avenir, dès lors les temporalités biographiques sont autrement travaillées par les émotions face à cette insécurité. La remise en cause de la culture temporelle industrielle est un aspect d'un processus de transformation générale du capitalisme, prônant le mouvement des individus qu'il avait jusqu'à présent cherché à stabiliser, mais

---

11 C'est la notion de *fateful moment* d'Antony Giddens (1991).

12 Pierre Bourdieu développe une certaine conception des défenses émotionnelles à ce sujet : « Les périodes de crise, dans lesquelles les ajustements routiniers des structures subjectives et des structures objectives sont brusquement rompus, constituent une classe de circonstances où le choix rationnel peut l'emporter au moins parmi ceux des agents qui ont, si l'on peut dire, les moyens d'être rationnels » (Bourdieu, 1992, p. 107).

surtout les responsabilisant quant à leur devenir, pour qu'ils construisent eux-mêmes les contours de leur propre trajectoire. Ce contexte d'individualisation met, au centre des temporalités biographiques, des émotions qui ont du mal à s'extérioriser pour être socialisées. Dès lors qu'il n'est plus pris en charge collectivement, il convient d'étudier le travail sur les émotions en prenant en compte les inégalités de ressources. Il participe de l'élaboration et de la reconstruction des repères temporels qui balisent les temporalités biographiques. C'est ce travail qui est à l'œuvre dans les moments de négociation avec soi-même et avec autrui, où se re-déterminent chaque fois les relations d'ordres. Les ruptures biographiques supposent en effet une forte mobilisation affective.

A l'instar des émeutes pour le temps politique, les analyses sur les épreuves subjectives et les événements biographiques admettent la part des émotions qui les entourent, mais le traitement qui en est fait varie.

Beaucoup de travaux portant sur les ruptures abordent classiquement les affects pour étudier la manière dont ils préservent la continuité biographique. En reprenant certaines conceptions interactionnistes développées par Anselm Strauss sur les trajectoires, ces approches insistent plutôt sur le travail de mise en cohérence des individus et les remaniements identitaires successifs qui ponctuent leur cheminement. Ainsi, les émotions sont considérées seulement à travers leur contrôle, dans la mesure où c'est la carrière dans sa totalité qui est visée dans le but d'étudier les réajustements de rôles au moment des ruptures. Celles-ci sont alors relativisées en privilégiant l'attention sur le maintien de l'unité identitaire<sup>13</sup>.

A l'inverse, certaines analyses privilégient la manière dont les émotions viennent donner sens à ce qui se passe et reconfigurent par là même l'ensemble de la trajectoire en fonction de l'événement (Leclerc-Olive, 2002).

---

13 Pour un exemple dans cette perspective, à partir de l'analyse de points de bifurcation biographique tels que l'entrée en retraite, l'annonce de la séropositivité ou le *coming out* homosexuel (Voegtli, 2005).

## FENDRE LE PARADIGME DICHOTOMIQUE

Les événements politiques ou biographiques peuvent classiquement être à l'origine d'émotions plus ou moins restituées dans les récits. Dans les histoires de vie, elles interviendront de manière variable selon par exemple les positions dans les rapports sociaux et en fonction de logiques de reconnaissance. Mais les repères temporels de l'histoire politique ou du parcours de vie sont aussi le produit des affects et des doutes qui réorganisent parfois le sens du processus historique ou de la vie des acteurs et le récit qu'ils en font. Il n'est pas sûr que les clarifications de posture épistémologique, en particulier sur le statut donné au récit, celui des acteurs ou celui de l'analyste, épuise cette part du sensible dans l'analyse des temporalités. Car l'enjeu est aussi de dépasser les antinomies classiques renvoyant les affects à tout ce qui échappe à la raison et réduisant les contingences aux marges de l'intelligibilité. Pour penser l'événement dans son intelligence sensible, il conviendrait de dépasser ce paradigme dichotomique tenace qui sépare et hiérarchise la raison et les émotions, le normal et le pathologique, l'esprit et le corps, la nécessité et le hasard, l'ordre et l'événement, le masculin et le féminin...

L'attention aux émotions a ainsi une portée critique, qui vise particulièrement une tradition positiviste de la sociologie durkheimienne. La perspective webérienne de l'analyse de l'action a davantage conduit à comprendre les passions et les arrachements des peuples à leurs routines. Weber est en cela un penseur important des ruptures. Ses analyses intègrent les affects aux processus qui le tourmentent, comme celui des énergies que les individus dégagent dans la religion, ou la cause nationale pour laquelle il s'est lui-même voué toute sa vie.

Concernant l'événement, on retiendra aussi de cette tradition la question du sens : l'enquête sur les moments de rupture délaisse ses enjeux sensibles lorsqu'elles les abordent sur le mode de l'explication. Alors que comprendre un événement revient plutôt à observer la manière dont il est partagé et sanctionné. Deux opérations y contribuent liées à l'ambivalence du sens, à la

fois signification et direction. Un processus biographique ou politique peut ainsi être analysé selon une mise en cohérence ou selon une mise en perspective, où l'on s'intéresse plutôt aux enchaînements temporels ou à leurs dénouements (Demazière, 2003). Le chercheur procède de toute façon à l'analyse qui consiste à réinscrire le moment dans une structure temporelle plus large en portant son attention sur les affects et leur appropriation. Il mobiliserait ainsi différents états affectifs selon des temps plus ou moins courts. Une différenciation se dessinerait entre d'une part le registre des émotions dans leur expression publique, lorsqu'elles sont en quelque sorte subies et subites, à propos d'un objet extérieur, d'une situation vécue ou d'une personne, et d'autre part celui des sentiments relevant de la domestication de l'émotion, contrôlée et travaillée pour l'intégrer dans la structure affective du corps, social ou individuel<sup>14</sup>. Ce travail subjectif de temporalisation ne doit pas conduire pour autant à recourir à la causalité. Car ce travail se fait dans les deux directions, dans la mesure où l'objet de l'émotion est transformé par l'évaluation qu'en fait celle-ci. C'est en tout cas la version de William James des émotions, pour qui certes elles dépendent des structures (dont Elias a retracé l'histoire) mais sont également vecteurs des cultures et à l'origine de ces structures. Ainsi l'expression d'émotions reconfigure les sentiments, si l'on devait retenir ces niveaux. Mais elle reconfigure surtout la situation : comme le résume Vincienne Despret, « l'acte émotif n'est pas simple adaptation ou adhésion au monde, il en vise aussi, souvent la transformation ». Autrement dit, les émotions sont à la fois effet et cause, produites et créatrices. L'acteur, qui en est le fruit mais qui les développe aussi, est dans une expérience inductrice de perplexité, d'hésitations : l'expérience émotionnelle devient « un outil performatif de modification des expériences » :

« L'émotion, dès lors qu'elle est articulée à un projet plus vaste qui consiste à faire exister un nouveau rapport au monde, une manière de se faire

---

14 On s'écarte ici d'une définition reprise de la distinction de William Reddy (1997) entre *emotives* (conventions collectives qui permettent l'exposition publique) et *emotions* (expériences subjectives éprouvées par les individus) où les émotions désignent l'expression d'états affectifs selon des conventions socialement partagées et les sentiments l'expérience d'états affectifs diffus qui n'apparaissent pas intelligibles au regard même de ceux qui les ressentent (Traïni et Siméant, 2009).

"affecter" et de se faire "affecté", qui produit de nouvelles relations, de nouvelles manières de faire contraste, n'est plus alors seulement ce qui est à connaître, mais ce qui fait connaître. Voilà pourquoi, de la même manière que, pour James, l'idée n'est pas ce qui est pensé, mais ce qui fait penser, l'émotion n'est pas ce qui est senti, mais ce qui fait sentir. » (Despret, 1999, p. 265)

Et l'on pourrait ajouter que l'événement n'est pas ce qui est passé, mais ce qui fait passer, c'est toute la différence avec l'accident. Ce n'est pas ce qui doit être expliqué mais ce qui donne à penser sur ce qui a eu lieu : sa construction est indissociable de sa réception.

D'où l'importance du corps, car l'événement dans cette perspective est une expression du corps, physiologique ou social, comme il en est le réceptacle et l'amplificateur. Le sensible relève bien d'un même processus où le corps et l'esprit sont impliqués sans hiérarchie dans la constitution du temps et la construction des événements. Le corps affecte le sens des situations. La sensibilité est produite par l'éveil des sens : le corps exprime avec les émotions les perceptions directes du paysage singulier qu'il constitue, mettant le cerveau dans l'obligation de l'écouter (Damasio, 1995), s'il fallait reprendre les habitudes de les séparer par une image familière. Si éprouver n'est pas prouver, nous disent les positivistes contre une science des percepts, attentive à l'expérience du chercheur affecté dans l'élaboration de sens par les situations qu'il observe, il reste que l'ancrage dans la réalité observée demeure aussi une expérience corporelle. Et les acteurs construisent aussi leur rationalité à partir de choses éprouvées, dans leur corps, comme le montrent les sociologues de la maladie ou d'expériences limites<sup>15</sup>.

Enfin, on a rappelé la nécessité d'appréhender les situations critiques sensibles à partir d'une conception continuiste, qui postule que la compréhension des processus est altérée quand ils sont conçus comme succession de régularités rompues par des scissions pathologiques. Les bifurcations sont normales et dès lors peuvent être le lieu de compréhension de

---

<sup>15</sup> Le regain d'intérêt manifeste des sciences sociales pour le corps prend dans une très large part acte des apories du paradigme dichotomique pour l'appréhender, et participe ainsi de sa fissuration, ce qui ouvre de nombreuses perspectives pour penser ce qui était donné comme impensable ou futile.

ces fractures qui s'élaborent dans l'univers moral pour faire bouger les choses, et faire advenir ce qui dans les mêmes conditions objectives ne se passait pas auparavant. Pour Weber, les moments de changement brusque ou de révolution sont par définition liés aux affects. Ainsi, la sensibilité est l'une des forces qui déterminent l'action humaine, quand elle est rapportée au régime temporel de l'immédiat et du soudain<sup>16</sup>. Cette catégorie des affects et des émotions permet d'encoder les situations qui échappent aux autres catégories. Elle « est la faculté de l'âme chargée de gérer ce qui échappe à la raison et à la coutume, à la durée et à la permanence : l'instantanéité, la nouveauté » (Favret-Saada, 1994, p. 102). Ainsi certaines situations relevant de ce régime temporel sont-elles arraisonnées par le recours à des uchronies, qui consistent en quelque sorte à s'extraire du bruit des émotions pour voir ce que ça aurait fait, de la façon « normale » correspondant à des conduites rationnelles<sup>17</sup>. D'où la controverse introduite par Jeanne Favret-Saada qui reproche à Weber d'accorder une place résiduelle à la sensibilité.

D'une certaine façon, la métaphore de la bifurcation emprunte à ce modèle dichotomique où l'une des branches renvoie à ce qui est attendu alors que l'autre représenterait la réalité advenue. Or l'événement, quand on ne renonce pas à ce qui l'édifie comme tel, sa part sensible, échappe à bien des égards à cette pensée en termes d'explication que l'on peut élaborer en le rapportant dans l'espace. La temporalisation implique un dispositif de compréhension, car l'événement se produit en lui donnant du sens.

On pourrait enfin consacrer tout un chapitre au genre des bifurcations. Ce serait sans doute le meilleur angle pour montrer que ces situations de changement brusque ne peuvent pas être abordées sans recourir à une analyse des émotions. Serait mis en évidence l'efficace des oppositions primaires qui assimile le féminin à l'ordre affectif, irrationnel, exposé à la contingence. Et

---

16 La raison (qui permet le calcul des moyens et des fins relatives, qu'elle soit en finalité ou en valeur) permettant de traiter l'avenir et la tradition le passé.

17 « Par exemple, précise Weber, rien ne fera mieux comprendre une panique à la Bourse qu'une construction de ce qu'auraient été les événements sans "l'influence d'affections irrationnelles" » (Favret-Saada, 1994, p. 104), comme si la Bourse pouvait être pensée indépendamment de ses mouvements de panique et de ses effets d'influences.

reprenant une conception du genre bien vite assimilée, on imagine bien des recherches regardant comment l'expérience de certains moments critiques est vécue selon le sexe. S'il faut certainement encourager des enquêtes ne déniaient pas cette question, peut-être convient-il auparavant de rappeler que la sexuaton des univers moraux est une construction, qui renvoie au caractère intentionnel des émotions. Les émotions contiennent en elles-mêmes une orientation vers un objet ou une personne, auquel ou à laquelle on attribue une valeur, cette opération n'étant pas contrôlée. Les jugements et évaluations qui appuient et constituent les états affectifs expriment aussi la reconnaissance d'une incomplétude et d'une vulnérabilité. Elles dépeignent une vie humaine qui échappe à une totale rationalité, « comme quelque chose d'incomplet et d'indigent » à propos de liens qui nous rappellent nos attaches et nos dépendances (ceux que l'on aime, nos parents ou enfants...) (Nussbaum, 1995).

Les dichotomies prégnantes qui stigmatisent le pathologique, le hasard, les affects et le féminin, leur opposent un univers masculin neutre de l'autosuffisance et du détachement aux choses ordinaires. Cette bipolarisation du particulier au général, ou de la pratique à la théorie, est au principe du genre. Cette construction sexuée de l'univers moral permet de comprendre comment les femmes, dans les innombrables expérimentations de psychologie sociale, apparaissent plus émotives que les hommes dans certaines situations critiques, les hommes ayant été socialisés pour exister dans le détachement et les femmes dans l'engagement au particulier qui les éprouve concrètement. Elle éclaire aussi sur l'aptitude que savent déployer les femmes pour faire face aux épreuves subjectives et les gérer, souvent mieux que les hommes sur le long terme. La temporalité participe de cette construction bipolaire et hiérarchique, dans la mesure où l'anticipation et les engagements dans la durée y deviennent des dispositions sexuées à la présence sociale (Bessin, 2012). Dans cette perspective, une attention aux enjeux moraux et pratiques de l'assurance du lien et d'une présence à l'autre au-delà des situations immédiates, permettrait sans doute d'engager un programme de recherches sur les enjeux affectifs et sexués de la temporalisation, sous l'angle de

l'événement.

## CONCLUSION

Les motifs d'occultation du domaine des affects et des moments de rupture d'intelligibilité, dans les sciences sociales, relèvent d'une même logique que nous avons tenté de mettre en lumière. L'expression est ambiguë, car il s'agissait plutôt de réhabiliter un trouble, au principe d'une meilleure compréhension de l'événement. En effet, dépasser le paradigme dichotomique correspond aussi à un renversement du statut des émotions, qui doivent être considérées comme relevant du processus rationnel et abordées comme des états indispensables à la rationalité.

Ce chapitre a surtout procédé à une tentative de réhabilitation des émotions et des événements, en montrant leur lien inextricable, ce qu'Arlette Farge résume ici :

« De quelque nature qu'il soit, l'événement se fabrique, se déplace et s'accomplit dans le large champ des émotions. Il est toujours difficile de parler de ce sujet sans être immédiatement mal interprété (être auteur femme ne simplifiant en aucune façon le problème, pourtant cette assertion est une évidence). Pour émerger, venir à la surface de l'histoire, l'événement se doit d'être perçu et caractérisé. Puisqu'il bénéficie dans son surgissement des deux visions du passé et du futur à venir, il s'accomplit à l'intérieur de perceptions extrêmement diverses et simultanées qui renvoient aussi au domaine des affects. Ce peut être la surprise de le voir survenir, l'indignation, ce peut être l'effroi qu'il suscite qui le constitue en événement. C'est l'indifférence qui va le dissoudre, ou encore la honte l'oblitérer. Sa temporalité est fabriquée par la manière dont se trouvent touchés les imaginaires. L'émotion n'est pas cet enduit mièvre dont on recouvre bien des choses : elle est une des composantes de l'intelligence, celle qui appréhende ce qui survient à l'intérieur d'une nébuleuse rationnelle où les affects tiennent place. » (Farge, 2002)

Répéter à l'envi cette association ne résout pas tout. On pourra juste inciter à regarder du côté des émotions, des formulations théoriques et surtout des élaborations empiriques à leur propos, pour les confronter aux problèmes complexes que posent les moments de crise. Par exemple, les émotions

correspondent à un processus d'évaluation qui s'élabore à différents niveaux de temporalités (temps longs et courts). Elles sont aussi appréhendées dans leur caractère subi et contingent quand leur expression ne se confine plus à un secteur donné (contamination des sphères). Elles se produisent dans un rapport à l'autre, à la transformation et à l'étrangeté, ce qui leur donne une dimension sociale importante (réseaux relationnels). Elles sont enfin l'objet d'un travail, de la société ou de l'individu, qui permet d'appréhender la réalité sociale sous d'autres séries, armé d'une intelligibilité différente (irréversibilité). La liste est longue, ce sont des questions complexes, et il n'est pas sûr que l'enquête sur les ruptures ne se trouve simplifiée lorsqu'elle s'aperçoit qu'elle traverse inévitablement le trouble des affects. Elle s'en trouvera en tout cas enrichie.

### *Références bibliographiques*

BARTHE et al. (2013), « Sociologie pragmatique, mode d'emploi », *Politix*, n°103, 3, pp. 175-204.

BENSA A. et FASSIN E. (2002), « Les sciences sociales face à l'événement », *Terrain*, n° 38, p. 5-20.

BESSIN M. (1997), « Les paradigmes de la synchronisation : le cas des calendriers biographiques », *Information sur les sciences sociales / Social science information*, Vol.36, n°1, mars, p. 15-39.

BESSIN M. (1998), « Le *Kairos* dans l'analyse temporelle », *Cahiers lillois d'économie et de sociologie*, n°32, 2<sup>ème</sup> semestre, p. 55-73.

BESSIN M. (2012), « Politiques de la présence : les enjeux temporels et sexués du *care* dans le travail social », in GARRAU M. et LE GOFF A. (dir.), *Politiser le care ? Perspectives sociologiques et philosophiques*, Paris, Le Bord de l'Eau, 2012, pp. 41-58.

BESSIN M. et al. (dir.), *Bifurcations. Les sciences sociales face aux ruptures et à l'événement*, La Découverte, 2010

BOURDIEU P. (1992), *Réponses*, Seuil, Paris.

CASTEL R. (2009), *La montée des incertitudes. Travail, protections, statut de l'individu*, Seuil, Paris.

COURNOT A.A. (1872), *Considérations sur la marche des idées et des événements dans les temps modernes*, Hachette, Paris.

DAMASIO A.R. (1995), *L'erreur de Descartes. La raison des émotions*, O.Jacob, Paris.

DE BLIC D. et LEMIEUX C. (2005), « Le scandale comme épreuve. Eléments de sociologie pragmatique », *Politix*, n°71, 3, p. 9-38.

DELEUZE G. (1990), « Les sociétés de contrôle », *L'autre journal*, n°1, repris

in *Pourparlers*, Minuit, Paris, p. 240-247.

DEMAZIERE D. (2003), « Matériaux qualitatifs et perspective longitudinale. La temporalité des parcours professionnels saisis par les entretiens biographiques », in *10es Journées d'études « Les données longitudinales dans l'analyse du marché du travail*, Céreq–Lasmas-IdL, Caen, 21, 22 et 23 mai [en ligne].

DESPRET V. (1999) [2001], *Ces émotions qui nous fabriquent. Ethnopsychologie des émotions*, Les empêcheurs de tourner en rond, Paris.

DOBRY M. (2010), « Le politique dans ses états critiques : retour sur quelques aspects de l'hypothèse de continuité », in BESSIN M. & al. (dir.), *Bifurcations. Les sciences sociales face aux ruptures et à l'événement*, La Découverte, Coll. Recherches, Paris.

ELIAS N. (1939), *Über den Prozess der Zivilisation*, publié en France en deux volumes : (1973) *La civilisation des mœurs*, Calmann-Lévy, Paris ; (1975) *La dynamique de l'Occident*, Calmann-Lévy, Paris.

FARGE A. (2002), « Penser et définir l'événement en histoire. Approche des situations et des acteurs sociaux », *Terrain*, n° 38, p. 69-78.

FASSIN D. (2009), « Les économies morales revisitées », *Annales. Histoire, Sciences Sociales*, 64 (6), (à paraître).

FASSIN D. et BOURDELAIS P. (dir.) (2005), *Les constructions de l'intolérable. Etudes d'anthropologie et d'histoire sur les frontières de l'espace moral*, La Découverte, coll. Recherches, Paris.

FASSIN E. (2002), « Evénements sexuels. D'une "affaire" l'autre : Clarence Thomas et Monica Lewinsky », *Terrain*, n° 38, p. 21-40.

FAVRET-SAADA J. (1990), « Être affecté », *Gradhiva*, n° 8, p. 3-9.

FAVRET-SAADA J. (1994), « Weber, les émotions et la religion », *Terrain*, n° 22, p. 93-108.

FOUCAULT M. (1975), *Surveiller et punir*, Gallimard, Paris.

FOUCAULT M. (1984), *Histoire de la sexualité. Vol. 3 Le souci de soi*, Gallimard, Paris.

GUERIN M. (1990), *La Terreur et la pitié*, t.1 *La pitié*, Actes sud, Paris.

HEURTIN J.P. (2009), « L'enthousiasme du Téléthon », in TRAÏNI C. (dir.) *Emotions... Mobilisation !*, Presses de SciencePo, Paris, p. 97-117.

JOBART F. (2003), « Analyse narrative d'une dynamique d'écroulement : la Volkspolizei face aux manifestations de Leipzig, 9 octobre 1989 », *Cultures & Conflits*, n°51, 3, p. 43-82 ;

LAE J.F. (1995), « L'événement pour la jurisprudence : entre affects et comparaisons », *Société*, n°47, p. 7-13.

LAPLANTINE F. (2005), *Le social et le sensible. Introduction à une anthropologie modale*, Téraèdre, Paris.

LECLERC-OLIVE M. (2002), « Temporalités biographiques : lignes et nœuds », *Temporalistes*, n°44, 2005, p. 33-41.

LEFRANC S. et SOMMIER I. (2009), « Les émotions et la sociologie des mouvements sociaux », in TRAÏNI C. (dir.), *Emotions... Mobilisation !*, Presses de SciencePo, Paris, p. 273-293.

LEMIEUX C., « À quoi sert l'analyse des controverses ? », *Mil neuf cent 2007/1*, n° 25, p. 191-212.

MARCUS G.E. (2008), *Le citoyen sentimental. Emotions et politique en démocratie*, Presses de Sciences Po, Paris.

MARIOT N. (2006), « Le frisson fait-il la manifestation ? », *Pouvoirs*, n° 116, 1, p. 97-109.

MARTUCELLI D. (2006), *Forgé par l'épreuve. L'individu dans la France contemporaine*, A.Colin, Paris.

MAUGER G. (2006), *L'émeute de novembre 2005. Une révolte protopolitique*, Bellecombe-en-Bauges, Éditions du Croquant.

MERKLEN D. (2006), « Paroles de pierres, images de feu. Sur les événements de novembre 2005 », *Mouvements*, n°43, 1.

NAHOUM-GRAPPE V. (1994), « Le transport : une émotion surannée », *Terrain*, n°22, p. 69-78.

NUSSBAUM M. (1995), « Les émotions comme jugements de valeur », in PAPERMAN P. et OGIEN R. (dir.) *La couleur des pensées, sentiments, émotions, intentions*, Ed EHESS, coll. Raisons pratiques.

PRZEWORSKI A. et SPRAGUE J. (1986), *Paper Stones. A History of Electoral Socialism*, University of Chicago, Chicago.

REDDY W.M. (1997), « Against constructionism : the historical ethnography of emotions », *Current Anthropology*, 38 (3), juin, p. 327-351.

SEWELL W.H. (Jr.) (1996) [2010], « Three temporalities : toward an eventful sociology », in TERENCE J. McDONALD (ed.), *The historic turn in human sciences*, The University of Michigan Press, Ann Arbor, p. 245-280 trad. Franc. « Trois temporalités : vers une sociologie événementielle », in BESSIN M. & al. (dir.), *Bifurcations. Les sciences sociales face aux ruptures et à l'événement*, La Découverte, Coll. Recherches, Paris.

TRAÏNI C. (dir.) (2009), *Emotions... Mobilisation !*, Presses de SciencePo, Paris.

TRAÏNI C. et SIMEANT J. (2009), « Pourquoi et comment sensibiliser à la cause ? », in TRAÏNI C. (dir.), (2009), *Emotions... Mobilisation !*, Presses de SciencePo, Paris, p. 11-34.

VOETGLI M. (2004), « Du jeu dans le je : ruptures biographiques et travail de mise en cohérence », *Lien social et Politiques*, RIAC, n°51, p. 145-158.

WAHNICH S. (2008), *La longue patience du peuple. 1792. Naissance de la République*, Payot, Paris.

ZARIFIAN P. (2012), *Sociologie du devenir*, l'Harmattan, Paris.